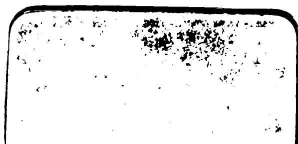
La

Bégueule


Ex Libris
H·W·EDWARDS
LW

£12-100


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LA
BÉGUEULE,
CONTE MORAL.

ET

STANCES
Sur le Jour de la

ST. BARTHELEMY.

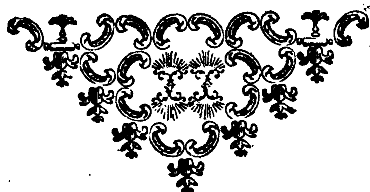
LA BÉGUEULE,

CONTE MORAL,

PAR

M. DE VOLTAIRE.

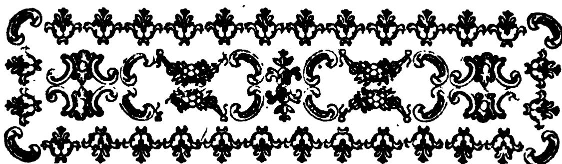
Auquel on a joint des Stances ſur le Jour de la St. Barthélemy, du même Autheur.



A GENEVE,

MDCCLXXII.


OF OXFORD
LIBRARY



LA BÉGUEULE,

CONTE MORAL.

Par le Révérend Père Nonote, Prédicateur.

DAns ses écrits, un sage Italien
Dit que le mieux est l'ennemi du bien.
Non qu'on ne puisse augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talents, en science:
Cherchons le mieux sur ces chapitres là.
Par-tout ailleurs évitons la chimère;
Dans son état, heureux qui peut se plaire,
Vivre à sa place, & garder ce qu'il a!
La belle Arsene en est la preuve claire.
Elle étoit jeune; elle avoit dans Paris

Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, & ſouffrant ſes mépris.
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-pére,
Ne brilloient pas parmi les beaux eſprits,
Mais ils étoient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentoient,
Beaucoup d'aiſance, une aſſez bonne chére,
Les paſſe temps que nos gens connoiſſoient,
Jeu, bal, ſpectacle, & ſoupers agréables,
Rendoient ſes jours à peu-près tolérables.
Car vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu; pour l'homme il n'eſt point fait,
Madame Arſene étoit fort peu contente
De ſes plaiſirs. Son ſuperbe dégoût
Dans ſes dédains fuyoit ou blâmoit tout,
On l'appelloit la belle impertinente.
Or, admirez la foibleſſe des gens,
Plus elle étoit diſtraite, indifférente,
Plus ils tâchoient, par des ſoins complaiſants,
D'apprivoiſer ſon humeur mépriſante;
Et plus auſſi notre belle abuſoit
De tous les pas que vers elle on faiſoit.
Pour ſes amants, encor plus intraitable,
Aiſe de plaire, & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſoit conſumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.

D'elle

D'elle à la fin chacun se retira;
Des Courtisans elle avoit une liste,
Tout prit parti, seule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur & triste,
Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame, & ne la nourrit pas.

La dégoûtée avoit eu pour marraine
La Fée Aline. . . On sait que ces esprits
Sont mitoyens entre l'espece humaine
Et la divine, & Monsieur Gabalis
Mit par écrit leur histoire certaine.
La Fée alloit quelquefois au logis
De sa filleule, & lui disoit: Arsene!
Es-tu contente à la fleur de tes ans?
As-tu des goûts, & des amusements?
Tu dois mener une assez douce vie.
L'autre en deux mots répondoit: je m'ennuye.
C'est un grand mal, dit la Fée, & je crois
Qu'un beau secret, c'est d'être heureux chez soi.

Arsene enfin conjura son Aline
De la tirer de son maudit pays;
Je veux aller à la sphère divine;
Faites-moi voir votre beau Paradis,
Je ne saurois supporter ma famille,
Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille,
Le beau, le rare, & je ne puis jamais

Me trouver bien que dans votre Palais.
C'eſt un goût vif dont je me ſens coëffée.
Très-volontiers, dit l'indulgente fée.
Tout auſſi-tôt dans un char lumineux
Vers l'Orient la belle eſt tranſportée;
Le char voloit & notre dégoûtée,
Pour être en l'air, ſe croyoit dans les cieux;
Elle deſcend au ſéjour magnifique
De la marraine; un immenſe portique,
D'or cizelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & paſſablement beau;
Mais ce n'eſt rien, quand on voit le Château;
Pour les jardins c'eſt un miracle unique,
Marli, Verſailles, & leurs petits jets-d'eau,
N'ont rien auprès qui ſurprenne & qui pique;
La dédaigneuſe à cette œuvre angélique
Sentit un peu de ſatisfaction;
Aline dit, voilà votre maiſon;
Je vous y laiſſe un pouvoir deſpotique,
Commandez-y: toute ma Nation
Obéira ſans la moindre replique,
J'ay quatre mots à dire en Amérique,
Il faut que j'aille y faire quelques tours,
Je reviendrai vers vous dans peu de jours.
J'eſpére au moins, dans ma douce retraite,
Vous retrouver l'ame un peu ſatisfaite.
Aline part, la belle en liberté

Reſte

Reste & s'arrange au Palais enchanté,
Commande en Reine, ou plutôt en Déesse;
De cent beautés une foule s'empresse
A prévenir ses moindres volontés;
A-t-elle faim? cent plats sont apportés,
De vrai neĉtar la cave étoit fournie,
Et tous les mets sont de pure ambroisie?
Les vases sont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la méne à l'instant
Dans les jardins, sur les bords des fontaines,
Sur les gasons, respirer les haleines
Et les parfums des fleurs, & des zéphirs;
Vingt chars brillants de rubis, de saphirs,
Pour la porter se présentent d'eux mêmes,
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Alloient au Ciel, par un ressort divin,
Offrir leur siége aux Majestés Suprêmes.
De mille oiseaux les doux gasouillements,
L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles,
Ont accordé leur murmure charmant;
Les perroquets répétoient ses paroles,
Et les échos les disoient après eux;
Telle Psiché par le plus beau des Dieux,
A ses parents avec art enlevée,
Au seul amour dignement réservée,
Dans un Palais des mortels ignoré,

Aux Eléments commandoit à son gré.
Madame Arsene est encor mieux servie,
Plus d'agréments environnoient sa vie,
Plus de beautés décoroient son séjour,
Elle avoit tout : mais il manquoit l'amour.
On lui donna le soir une musique,
Dont les accords & les accents nouveaux,
Feroient pâmer soixante Cardinaux ;
Ces sons vainqueurs alloient au fond des ames ;
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avoit que des femmes ;
Dans ce Palais, point de barbe au menton !
A quoi dit-elle, a pensé ma marraine ?
Nul homme ici ! Suis-je dans un Couvent ?
Je trouve bon que l'on me serve en Reine,
Mais sans sujets la grandeur est du vent.
J'aime à régner (sur les hommes s'entend)
Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne ;
C'est leur destin, c'est leur premier devoir,
Je les méprise, & je veux en avoir ;
Ainsi parloit la recluse intraitable ;
Et cependant les Nimphes sur le soir,
Avec respect ayant servi la table,
On l'endormoit au son des instruments.
Le lendemain, mêmes enchantements,
Mêmes festins, pareilles sérénades,

Et

Et le plaiſir fut un peu moins piquant;
Le lendemain lui parut un peu fade;
Le lendemain fut triſte & fatiguant;
Le lendemain lui fut inſupportable.
Je me ſouviens du temps trop peu durable,
Où je chantois dans mon heureux printemps,
Des lendemains plus doux & plus plaiſants.
La belle enfin chaque jour feſtoyée,
Fut tellement de la gloire ennuyée,
Que déteſtant cet excès de bonheur,
Le Paradis lui faiſoit mal au cœur.
Se trouvant ſeule, elle aviſe une brèche,
A certain mur, & ſemblable à la fléche
Qu'on voit partir de la corde d'un Arc,
Madame ſaute, & vous franchit le parc.
Au même inſtant, Palais, jardins, fontaines,
Or, diamants, émeraudes, rubis,
Tout diſparoit à ſes yeux ébaubis.
Elle ne voit que les ſtériles plaines,
D'un grand déſert, & des rochers affreux.
La Dame alors s'arrachant les cheveux,
Demande au Ciel pardon de ſes ſottiſes;
La nuit venoit, & déjà ſes mains griſes,
Sur la Nature étendoient ſes rideaux;
Les cris perçants des funèbres oiſeaux,
Les hurlements des ours & des panthéres,

Font

Font retentir les antres folitaires,
Qu'elle autre Fée, hélas! prendra le foin
De fecourir ma folle avanturiére ?
Dans fa détreffe elle apperçût de loin
A la faveur d'un refte de lumiére,
Au coin d'un bois un vilain charbonnier,
Qui s'en alloit par un petit fentier,
Tout en fiflant retrouver fa chaumiére,
Qui que tu fois, lui dit la Beauté fiére,
Vois en pitié le malheur qui me fuit,
Car je ne fais où coucher cette nuit.
Le noir pataud la voyant fi bien mife,
Lui répondit, quel étrange Démon
Vous fait aller, dans cet état de crife
Pendant la nuit, à pied, fans compagnon!
Je fuis encore très loin de ma maifon,
Ça, donnez moi votre bras, ma mignonne,
On recevra fa petite perfonne
Comme on pourra; j'ai du lard & des œufs;
Toute Françoife, à ce que j'imagine,
Sait bien ou mal faire un peu de cuifine,
Je n'ai qu'un lit, c'eft affez pour nous deux.
Difant ces mots, le ruftre vigoureux,
D'un gros baifer fur fa bouche ébahie
Ferme l'accès à toute répartie,
Et par avance il veut être payé,

Du

Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas! hélas! dit la Dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je sois mangée,
D'un charbonnier, ou de la dent des loups!
Le desespoir, la honte, le courroux,
L'ont suffoquée, elle est évanouie.
Notre galant la rendoit à la vie;
La Fée arrive, & peut-être un peu tard;
Présente à tout, elle étoit à l'écart.
Vous voyez bien, dit-elle à sa filleule;
Que vous étiez une franche Bégueule,
Ma chère enfant, rien n'est plus périlleux;
Que de quitter le bien, pour être mieux.
La leçon faite on reconduit ma belle
Dans son logis; tout y changea pour elle,
En peu de temps; sitôt qu'elle changea,
Pour son profit elle se corrigea,
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Moncrif, & sans livre elle plût;
Que falloit-il à son cœur? Qu'il voulut.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive & prudente, & prit même en secret,
Pour Charbonnier un jeune amant discret,
Et fut alors une femme accomplie.

A Ferney, le . . . . . 1772.

A Madame de F . . . .

Chloé, quand mon impertinente
Connut à la fin la façon
De devenir femme charmante,
C'eſt de vous qu'elle prit leçon;
Mais elle eſt loin de ſon modéle,
Votre ſort eſt plus ſingulier,
Vous aviez pis qu'un Charbonnier,
Et vous avez mieux choiſi qu'elle.



STAN-

STANCES

Pour la St. Barthélemy, de l'Année 1772.

TU reviens après deux cent ans,
Jour affreux, jour fatal au monde!
Que l'abime éternel des temps,
Te couvre de sa nuit profonde!
Tombe à jamais enseveli,
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Séjour de nôtre antique Histoire.
Mortels à souffrir condamnés,
Ce n'est que des jours fortunés;
Qu'il faut conserver la mémoire.



C'est après le Triumvirat,
Que Rome devint florissante,
Un Poltron Tiran de l'Etat,
L'embellit de sa main sanglante.
C'est après les proscriptions,
Que ces Enfans des Scipions,
Se croioient heureux sous Octave.
Tranquilles & soumis à sa Loi,
On vit danser le Peuple Roi,
En portant des chaines d'Esclave.



Virgile, Horace, Pollion,
Couronnés de myrthe & de lierre,
Sous la cendre de Cicéron,
Chantoient les baisers de Glycére.

Ils

Ils chantoient dans les mêmes lieux
Où tombérent cent demi-dieux,
Sous des assassins mercénaires,
Et les Familles des Proscrits,
Rassembloient les jeux & les ris,
Entre les tombeaux de leurs Pères.



Bellonne a devasté nos champs
Par tous les fléaux de la Guerre,
Cerès par ses dons renaissans
A bientôt consolé la Terre.
L'enfer engloutit dans ses flancs,
Les déplorables Habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna t'on son séjour?
On y revint, on fit l'amour,
Et la perte fut reparée.



Tout mortel a versé des pleurs,
Chaque Siècle a connû les crimes,
Ce monde est un amas d'horreurs,
De coupables & de victimes.
Des maux passés le souvenir,
Et les terreurs de l'avenir,
Seroient un poids insupportable.
Dieu prit pitié du genre humain,
Il le créa frivole & vain,
Pour le rendre moins misérable.





